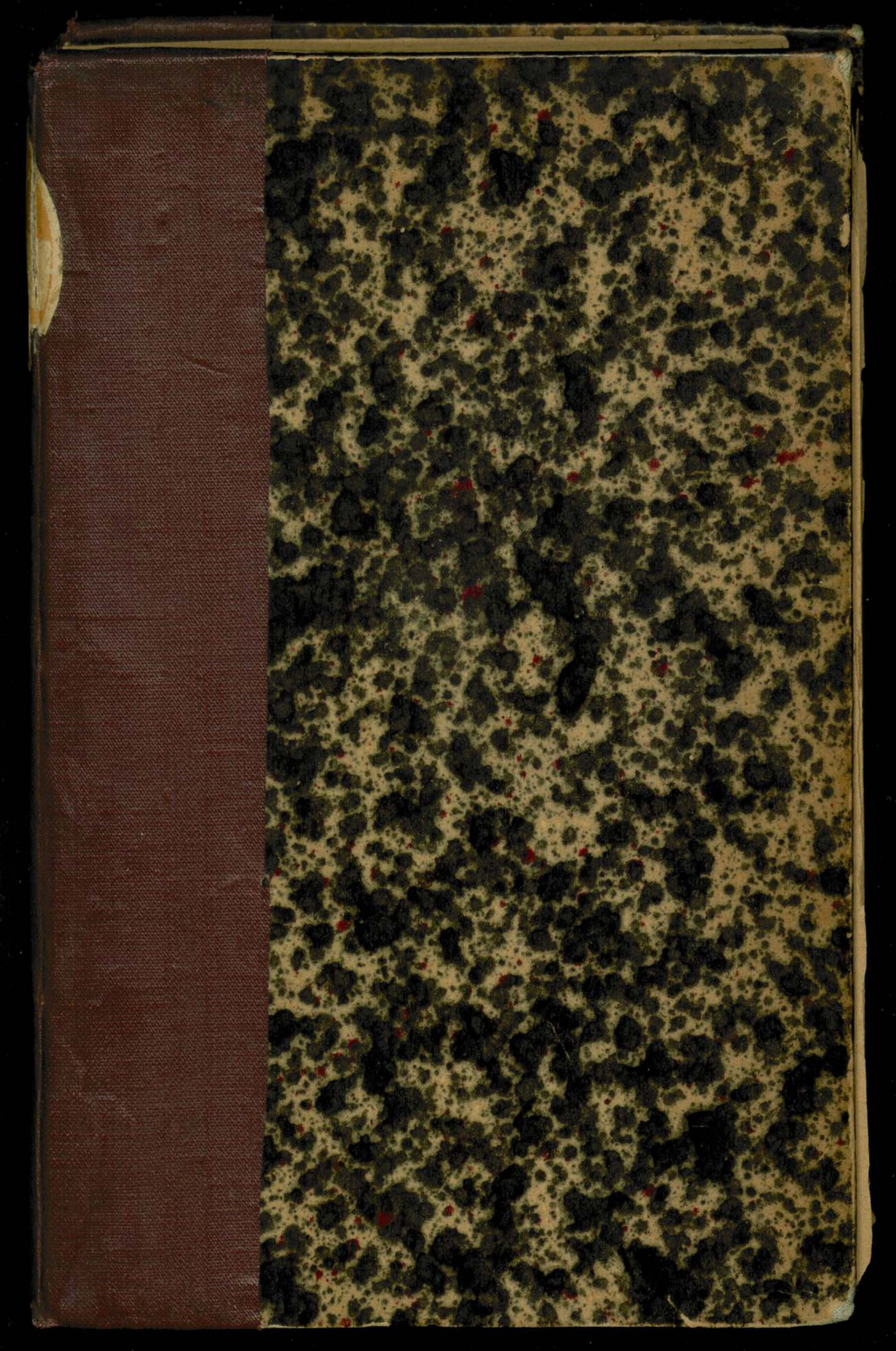
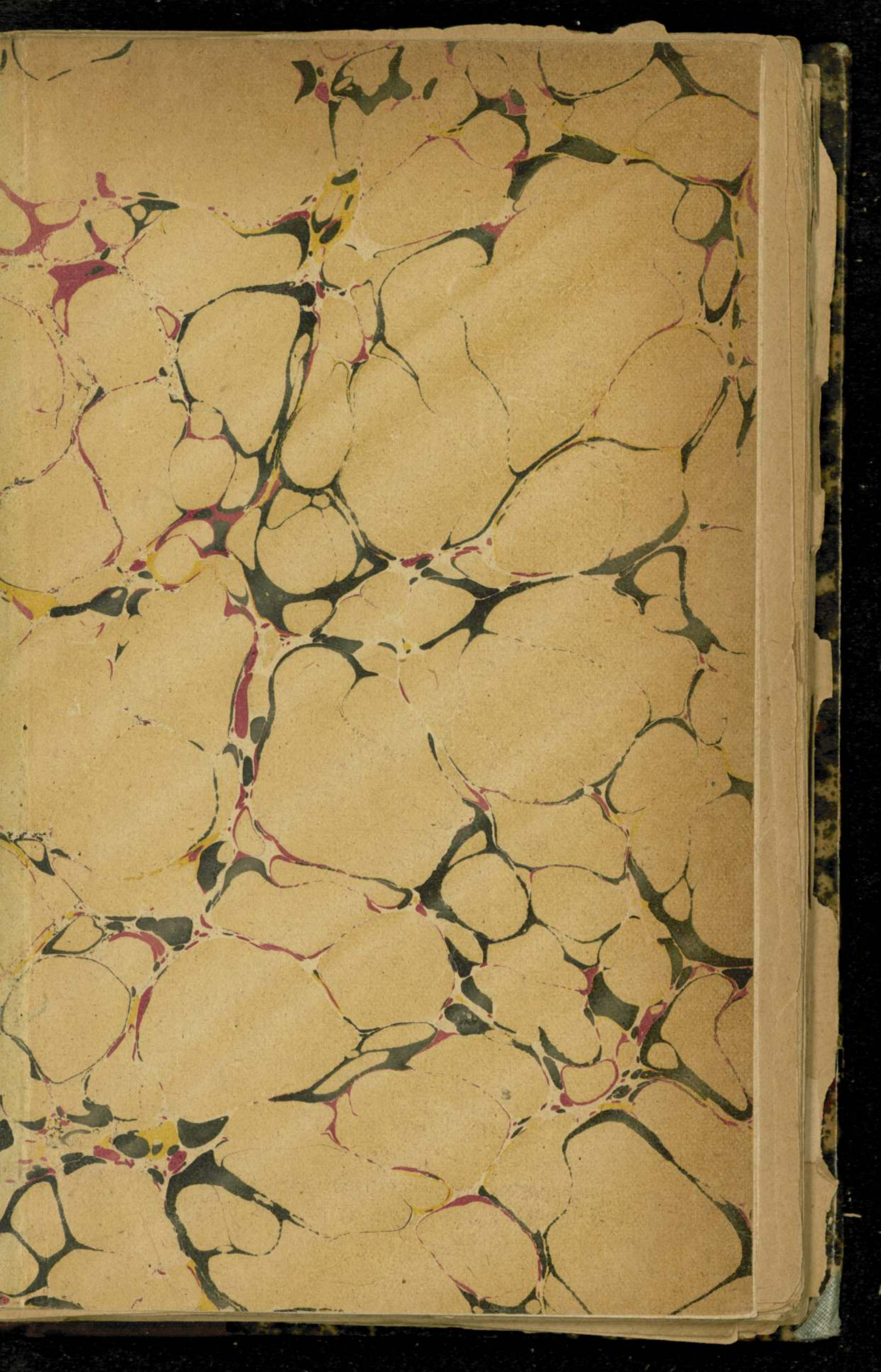
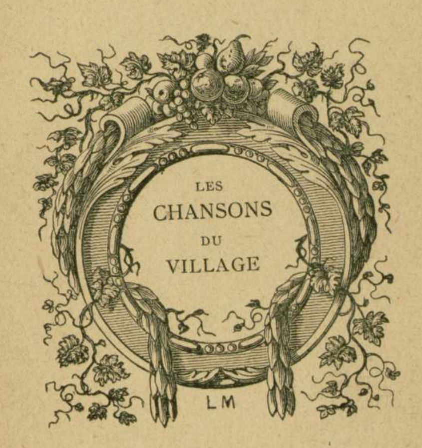







LES
CHANSONS
DU
VILLAGE
LM

Il a été tiré de cet Ouvrage :

200	exemplaires	sur papier de Hollande.
50	—	sur papier de Chine.
25	—	sur papier du Japon.

Avec six dessins originaux composés
et lithographiés par

A. Aublet, G. Courtois, P.-A.-J. Dagnan-Bouveret,
T. Lobrichon
et Mme Marie Grandmougin.

CHARLES GRANDMOUGIN

LES
Chansons
DU
Village

POÉSIES DANS LE STYLE POPULAIRE





PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR
27-31, Passage Choiseul, 27-31

1889

A MONSIEUR MAURICE LA CHESNAIS
ET A MADAME LA CHESNAIS

Je dédie ce livre, écho de la Franche-Comté, bien sympathiquement, en souvenir de la Mansellière et de bonnes journées passées en famille dans la verdoyante Mayenne.

MARIETTE



MARIETTE

MARIETTE, Marion,
Moi je vous dis : fille jolie,
Eh ! doux doux doux !
Marions-nous !
Que ce soit profit ou folie,
Pour un moment c'est toujours bon,
Marion !

Marion, Mariette,
A quoi songez-vous sans amour ?
Lon la, lon lère,
Quelle misère !
Vous laissez passer votre tour,
Laissez-vous faire à l'aveuglette,
Mariette !

Mariette, Marion,
L'oiseau nous dit dedans les branches
Son tireli
Clair et joli ;
Que faites-vous de vos dimanches
Quand chacune a son compagnon,
Marion ?

Marion, Mariette,
Vous êtes fraîche comme fleur,
Tant belle rose
Dont chacun cause !
Votre joue a douce couleur ;
C'est péché que rester seulette,
Mariette !

Mariette, Marion,
C'est mal que de hausser l'épaule !
Qui trop attend
Est repentant ;
Votre jeunesse nous enjôle,
Mais ce n'est rien qu'une saison,
Marion !

Marion, Mariette,
Ne dites pas toujours nenni !
Cœur qui sommeille
Trop tard s'éveille,
Et le paresseux est puni ;
Tout printemps doit payer sa dette,
Mariette !

Mariette, Marion,
Vous passerez comme la rose,
Très vitement
Et sans amant ;
Mon cœur au vôtre se propose ;
Et gai ! gai ! réveillez-vous donc,
Marion !...



PIERRETTE



PIERRETTE

BEAU Pierre, je t'ai rencontré,
— Larifla malurette —
Au bord du pré ;
Tu m'as conté douce fleurette,
— Larifla maluré —
Tu veux que je sois ta Pierrette !

Ta Pierrette point ne serai,
— Larifla malurette —
De mon plein gré ;
Va quérir plus sûre amourette,
— Larifla maluré —
Ne crains point que je te regrette !

Tu promettais miroir doré,
— Larifla malurette —
Et pain beurré ;
Mais moi je garde ma chambrette,
— Larifla maluré —
Prends avis de la pâquerette !

Bien vite elle t'aura conté,
— Larifla malurette —
La vérité ;
Ici plus d'une bergerette,
— Larifla maluré —
Est autant que moi guillerette !

Mon cœur ne s'est pas reviré,
— Larifla malurette —
Et j'ai juré
Que pour Jean-Claude j'étais prête,
— Larifla maluré —
Serment fut fait sous la coudrette ;

Si ton gros cœur a soupiré,
— Larifla malurette —
Point n'ai pleuré ;
Reprends tes bœufs et ta charrette,
— Larifla maluré —
Pierre, trouve une autre Pierrette !



LES CONSCRITS



LES CONSCRITS

FAUDRA bientôt quitter nos blaudes,
Nos casquettes et nos sabots,
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —
Las moi ! nous n'aurons plus de gaudes,
Mais de l'eau claire et du rata !
— Et rantanplan, taratata ! —

Faudra z'aussi quitter nos belles
Après l'échange des anneaux,
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —
Nous n'aimerons pas d'autres qu'elles
Lorsque nous serons tous là-bas !
— Et rantanplan, taratata ! —

Adieu la vigne et la charrue,
Nos prés, nos bœufs et nos chevaux !
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —

On disait : « Dia ! » on disait : « Hue ! »
A présent faut marquer le pas !
— Et rantanplan, taratata ! —

Un jour nous partirons en masse,
Nous serons par monts et par vaux ;
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —
On ira crever la paillasse
A des gens qu'on ne connaît pas !
— Et rantanplan, taratata ! —

Tout un chacun a sa patrie,
Gardons la nôtre comme il faut,
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —
Car la France serait périe
Si ses enfants n'étaient pas là !
— Et rantanplan, taratata ! —

Puisque ces gueusards d'Allemagne
Veulent toujours causer trop haut
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —
Faudra tous passer la montagne,
Pour taper dessus en soldats.
— Et rantanplan, taratata ! —

Si nous revenons de la guerre,
Nous nous marierons aussitôt;
— C'est Barnabi, c'est Barnabo —
Et nous nous mettrons tous à faire
Beaucoup de jolis petits gas.
— Et rantanplan, taratata! —



LA PROMISE DU SOLDAT



LA PROMISE DU SOLDAT

MON bon ami sert sa patrie,
Il est parti, tambours battants,
Me disant : « Jeanne, je t'en prie,
Jeanne, ne pleure pas, attends
Que j'aie un jour fini mon temps. »

Il est parti pour la grand' ville,
Il m'écrivait fidèlement ;
Et moi, bien triste, mais tranquille,
J'attendais toujours le moment
Où me reviendrait mon amant !

Lon lon la, je chante ma peine
Aux forêts, aux champs, à la plaine,
Mais les merles joyeux
Babillent au bord de l'eau claire,
Lon lon lère,
Et le soleil rit dans les cieux !

Ah ! je maudis tout au village,
Les fenaisons et les labours,
Je voudrais être sur la plage
D'où j'attends en vain, tous les jours,
Des nouvelles de mes amours !

Pour moi tout n'est plus que souffrance
Car voici déjà bien des soirs,
Qu'il est loin, bien loin de la France
Et loin de mes tristes espoirs,
Au pays des Pavillons-Noirs !

Lon lon la, je chante ma peine
Aux forêts, aux champs, à la plaine,
Mais les merles joyeux
Babillent au bord de l'eau claire,
Lon lon lère,
Et le soleil rit dans les cieux !

Peut-être là-bas, sous les armes,
Mourra-t-il avant son congé !
Ah ! coulez sans honte, ô mes larmes,
Car chacun sait bien ce que j'ai
En voyant combien j'ai changé !

Hélas ! s'il a perdu la vie,
Tais-toi pour toujours, ô ma voix !
Car je veux être ensevelie
Là-haut, au bord du petit bois
Où je l'embrassai tant de fois !

Lon lon la, je chante ma peine
Aux forêts, aux champs, à la plaine,
Mais les merles joyeux
Babillent au bord de l'eau claire,
Lon lon lère,
Et le soleil rit dans les cieux !



AU BOIS JOLI



AU BOIS JOLI

VEC fillette jolie
Je m'en fus au bois joli,
—Lantirli !
Etait-ce amour ou folie ?
C'était p't'êt bien tous les deux !
Elle avait de si beaux yeux !

Au bord d'une source claire,
Je lui dis d'un ton poli :
— Lantirli !
« Ne soyez pas en colère ;
Ma pauv' lang' fait plus d'un tour
Mais je n' puis parler q' d'amour ! »

Lisett' répondit : « Ça m' touche ! »
J' lui trouvai l'air embelli ;
— Lantirli !

Je pris sa jou' sur ma bouche !
Dieu de Dieu ! c'était meilleur
Que l' goût du muguet en fleur !

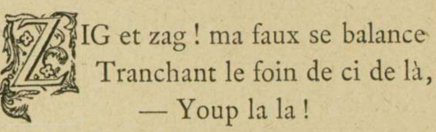
Ell' n'était pas résistante,
Je vis qu'ell' m'aimait aussi,
— Lantirli !
Je n'eus pas bien longue attente
Pour l'embrasser encor mieux
Sur l'aut' joue et sur les yeux !

Un roug' gorg' dans la coudrette
Chantait d'un ton réjoui,
— Lantirli !
Et sa petit' voix fluette
Nous sifflotait bellement :
« L'amour est un bon moment. »

Après un baiser, un autre,
Un chacun d'vient plus hardi,
— Lantirli !
C' fut un grand bonheur que l' nôtre !
J' crois bien que j' l'épouserai
Devant l' maire et d'vant l' curé.

LE FAUCHEUR

LE FAUCHEUR



ZIG et zag ! ma faux se balance
Tranchant le foin de ci de là,
— Youp la la !
Il fait chaud, l'oiseau fait silence,
Mais j'ai pour chantants compagnons
Les sauterell' et les grillons !

Zig et zag ! Depuis la rosée
En bras d' chemise, me voilà !
— Youp la la !
Et lorsque la soupe est dressée,
On aime à se rassasier
A l'ombre d'un vieux cerisier ;

Après, l'on fait un petit somme ;
La soupe au lard c'est un gala,
— Youp la la !

Et puis, en route, mon bonhomme !
Ma faux r'travaille par en d'sous,
Et j'ai de l'herbe jusqu'aux g'noux !

Mais le soir, quand viendra la brise,
A la brune on se repos'ra
— Youp la la !
Et j' m'asseoirai près d' ma payse
Sur des tas de foin qui sent' bon,
Où comme un matou j' f'rai ronron !

La personn' de ma bonne amie
Embaum' comme un jardin, oui-dà,
— Youp la la !
Et ce n'est pas une endormie
Car ses baisers m' mont' au cerveau
Comm' si c'était du vin nouveau !

On rentre. Ma faux se balance,
Sur mon épaul', de ci, de là,
— Youp la la !
C'est le soir, l'oiseau fait silence,
A demain, gentils compagnons,
Ma bonne amie et mes grillons !

LE BUCHERON



LE BUCHERON

MA hutte est toute orné' d' fougères,
Tout autour un tas d' mouch' légères
Mèn' dans l' soleil un gai zonzon ;
Au dedans, c'est un lit de mousse,
Mêlé d' bruyère et d'herbe rousse,
Les murs sont en mott' de gazon ;

Hé ! hop là ! frapp' de la cognée,
Bon bûcheron, bûche toujours,
Donn'toi du mal tout' la journée,
Dans ta caban' sont tes amours !

Pendant que j' taill', pendant que j' coupe,
Ma femm' tricote auprès d' la soupe
Qui cuit sur un fourneau d' guingois ;
Pour les enfants ça n' la gên' guère ;
Çà s' roule et çà s'amus' par terre
Avec des bêt' et des bouts d' bois ;

Hé ! hop là ! tranche avec ta hache,
Bon bûcheron, frappe à coups sourds !
Ai' le cœur gai tout l' long d' ta tâche !
T'as sous la main tous tes amours !

Foyards et chên' de haute taille
Où ma hache a mis son entaille
M' paraiss' des amis d'autrefois,
Et quand je tap' dur, ça frissonne,
Du haut en bas, comme un' personne
Qui veut parler et qu'a pas d' voix !

Hé ! hop là ! ta cognée est dure ;
On la connaît aux alentours ;
Courag', ravageux de verdure !..
Les bois sont pourtant tes amours !

Le cœur me bat quand l'arbre craque
Et que je me r'pos' de l'attaque
Les vein' tout' gonflé' d' mon effort !
Et c'est un grand froufrou d' feuillages
Dans les jeun' pouss' et les herbages
Où le tronc s' fait son grand lit d' mort !

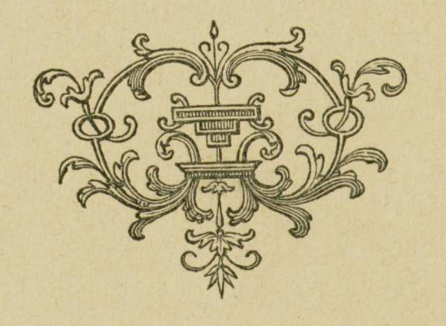
Hé ! hop là ! fier de ta victoire,
Comme un semeur de ses labours,
Bon bûcheron à la peau noire,
Frapp' devant toi ! Pas d' vain's amours !

Les fûts tout droits, les branch' courbées,
Les bons fagots aux clair' flambées
J' sais bien q' c'est un' nécessité,
Mais ça vous fait d' la pein' tout d' même
Quand on voit ces futai' qu'on aime
Mourir d'un coup, en plein' santé !

Hé ! hop là ! pour avoir plus d' force
Lèv' bien les bras, fais-les plus lourds !
Entam' le bois, émiett' l'écorce ;
Travaill' pour nourrir tes amours !

Moi, mon horloge est la meilleure ;
C'est par le soleil que j' sais l'heure,
Car je suis trop loin d' not' clocher ;
Au soir tout un chacun se groupe
Dans la hutte, autour de la soupe,
Et l' corps à l'aise on va s' coucher !

S'il fait chaud, la porte est ouverte,
Mon lit de mousse est comm' velours,
Et quand s' réveill' la forêt verte,
Pour ma cogné' j' quitt' mes amours !



LE BERGER



LE BERGER


ANS la long' friche où le jonc pousse,
Près du grand bois bordé de mousse,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
Dans les champs d' blé tondus en brosse,
Ravageaud, mon bon chien féroce,
Japp' tout autour de mon troupeau ;
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo !

Les chiens d' berger, c'est des bonn' bêtes
Tout' bondissant' et toujours prêtes,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
C'est laid comm' des loups en colère,
Mais ça vous aime et ça n' mang' guère,

Et leurs côt' sont tout près d' leur peau ;
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo ! —

Les gouris ont l' nez dans la boue,
Le mouton brout', le biqui joue,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
Tout c' mond' là mang' tout' la journée,
Et vous dévor' dans sa tournée
Des tas d' plant' sauvag' au boisseau !
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo ! —

J' les accompagn' sans que j' m'ennuie,
Par grand soleil ou fine pluie,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
Je m' chante des chansons à moi-même,
Ou bien j' pense à la fill' que j'aime
Et qui rit d' moi car j' n'ai q' ma peau !
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo ! —

Mais si sa moqueri' me r'pousse,
Je n'en mèn' point la vi' moins douce,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
Je m' trouv' si bien par la campagne,
Q' jamais chagrin d'amour ne m' gagne ;
De c' côté-là j' laiss' couler l'eau !
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo ! —

Je m'amuse avec des petit' bêtes,
J' trouve au ruisseau des nids d' fauvettes,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
Ou j' taill' des sifflets dans un saule ;
Les friche' ou les prés, tout m'enjôle,
Et par tous les temps j' trouv' tout beau !
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo ! —

Et quand ma belle étoile jaune
Brille au ciel du côté d' la Saône,
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —



Quand la cloch' de not' vieille église
M'envoi' l'Angelus dans la brise,
Je rentre avec mon vieux troupeau !
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo ! —

Ma trompe de fer blanc résonne,
Je la fais chanter mieux q' personne !
— Eh ! oh !
Ravageaud ! —
Puis un chacun sort dans la brume
Quittant la soupière qui fume
Et vient r'chercher ses animaux !...
— Eh ! oh !
Pin' guiboulo !
Pin' guélébérino ! —



LA GELÉE



LA GELÉE

HIER il faisait encor si bon,
Nom de nom!
Le vent du Sud soufflait en pluie,
Mais la nuit, par une éclaircie,
Le ciel est devenu méchant;
Las moi! je n'ai plus que mon champ;
C'est fait de toi, vigne ma mie!

A minuit il faisait trop bleu;
Sacrebleu!
Du nord venait la froide bise,
Et de ma fenêtre, en chemise,
J'ai vu que tout était gelé,
Le grand ciel était étoilé;
La fleur de la vigne était prise!

La neige tombe par gros tas,
Tout là-bas,
Sur la Vosge où le vent se lève;
Tout mon bien, son souffle l'enlève,
Car ma vigne est nue et n'a rien
Pour arrêter ce vent de chien ;
La bise en a tué la sève !

Bien avant le soleil levé
J'ai trouvé
Les bourgeons morts et leur peau sèche ;
Ce vent, c'est vif comme une flèche,
Mon bon avoir était mangé,
La bise avait tout vendangé ;
La terre était craquante et fraîche.

Vigneronner, quel mauvais jeu!
Jour de Dieu!
On est à la merci des choses;
Ah! nos printemps ne sont pas roses
Et notre espoir est enterré
Sans qu'instituteur ou curé
Vous en puisse enseigner les causes!

On dit que tout est reverdi
Au midi
Pendant que par chez nous il gèle ;
Là-bas la richesse est fidèle !
Nom d'un bonhomme ! Allons-nous en,
Si l'on peut être paysan
D'une Franche-Comté nouvelle !



LA GRÊLE

4

LA GRÊLE

J'ÉTAIS en manches de chemise,
Le temps était bleu tout au loin
Et je jardinais dans mon coin,
Quand je vis, dans le ciel sans brise,
Au couchant, grossir des vapeurs
Qui m'ont donné de grandes peurs.

Je me dis : « Bon, c'est un orage
Qui s'abattra sur le vallon,
Ou sur la forêt, — c'est selon ! —
Mais ça respecte le village
Et ses coteaux si haut perchés
Au-dessus des autres clochers ! »

C'est très bien pensé ce qu'on pense,
Mais ça ne change rien souvent
A ce que veut soleil ou vent ;

Chacun d'eux à son gré dispense
Ou trop de chaleur ou trop d'eau
Sans consulter sur son cadeau !

Je bêchais encore la terre
Que le nuage était sur nous,
Très laid à voir, d'un vilain roux,
Puis j'entendis un sourd tonnerre
Qui parlait comme cent canons
Grondant aux pays d'outre-monts !

Je me dis : « L'affaire est mauvaise,
Ce nuage à sombre couleur
Doit nous mitonner un malheur ! »
L'air brûlait comme une fournaise ;
Tout par un coup, tout fut perdu :
Le ciel en grêle avait fondu !

Et quelle grêle ! une mitraille
Pareille à des œufs de pigeons !
Adieu, fruits, verdure et bourgeons !
Les toits sonnaient comme ferraille,
Et les chemins, encor brûlants,
Ainsi qu'à Noël, étaient blancs !

J'étais rentré dedans ma grange,
Et je sentis un tel effet
Que mon pauvre cœur étouffait ;
Je pensais : « Comme il nous arrange
Ce bon Dieu, si considéré
Dans les prières du curé ! »

Et quand cette masse d'orage
D'où nous dévalaient nos malheurs,
S'en fut encor crever ailleurs,
Mes bras tombèrent, sans courage ;
Le temps redevint clair et beau,
Mais la terre était un tombeau !

J'ai vu les vignes du village :
Les raisins verts étaient aux pieds
Sur tout le sol éparpillés,
Et ce tant solide feuillage
Sur la longueur du grand coteau
Etait haché comme au couteau !

Voilà le travail d'une année
— Tout notre espoir, tout notre argent —
Par un coup de ce ciel changeant

Mis en bas dans une journée !
Quand on voit ça le cœur se fend,
Et l'on pleure comme un enfant !

Ah ! l'hiver ne sera pas drôle,
Car tout est cher plus qu'autrefois,
Le pain, la chandelle et le bois !
Mais on recourbera l'épaule
Sur la terre de ce pays
Aimé de ceux qu'il a trahis !



LE BRACONNIER



LE BRACONNIER

Sur mon épaule j'ai ma pioche
Quand j' vais l' soir du côté du bois,
— Tapini, tapinois —
Et puis j' mets un' main dans un' poche,
J' n'ai l'air de rien, j' suis un matois
Qui connaît la friche et la plaine,
— La sombre dondaine!
Depuis longtemps, de long en long !
— La sombre dondon !

J' sais les endroits où l' lièvre passe,
Et par quels trous il sort du bois ;
— Tapini, tapinois —
Mes collets d' laiton n' font pas d' grâce,
Et vous l' mett' bien vite aux abois;
Je l' fourr' dans mon gilet de laine,
— La sombre dondaine!
Son beau poil n'a pas un grain d' plomb;
— La sombre dondon !

Dans des fils de crin à l'épreuve
J'attrapp' de bons perdreaux aussi,
— Tapinois, tapini —
Et la perdrix bien vite est veuve,
Parfois j' la prends comm' son mari;
Tout' ces plum' là c'est bonne aubaine,
— La sombre dondaine!
Quand j' n'ai personn' sur mes talons
— La sombre dondon !

Le garde un' fois me dit : « Jean-Claude,
Ah! si j' te r'pinc' c'est bien fini!
— Tapinois, tapini —
J' sais bien c' que tu cach' sous ta blaude,
Je n' te dis rien pour aujourd'hui ! »
Aussi depuis c' jour-là je m' gêne,
— La sombre dondaine!
Et je me méfi' d' son pardon !
— La sombre dondon!

J' pourrais p't'êt prendre un permis d' chasse,
Je songeott' là-d'sus quelquefois,
— Tapini, tapinois —

Mais c'est trop cher ; j' fais la grimace,
Et j' laiss' la chose aux rich' bourgeois ;
Puis, c' pays-ci c'est mon domaine !
— La sombre dondaine !
J' suis plus ancien qu'eux dans l' canton !
— La sombre dondon !

A la nuit noir' plus rien à faire,
J' rentre au logis comme un sournois
— Tapini, tapinois —
Par les sentiers où l'on n' va guère
Et qui ramèn' tout d' mêm' du bois,
Puis j' vais à la vill' dans la s'maine,
— La sombre dondaine !
Vend' ma chasse en honnêt' larron,
— La sombre dondon !



LE TONNELIER



LE TONNELIER

Ce sera bientôt la vendange,
Sortons les outils de la grange ;
Varlope, cours ; toquez, marteaux !
J'ai du bon vin sur mes coteaux !
J'ai mis au clair devant ma porte
Cuve et barils de toute sorte ;
— Bondoni, bondono, —
Tapons dur sur mes tonneaux !

Peinant des bras et des épaules,
Courbons les longs cercles de saules ;
Serpes, coupez ; toquez, marteaux !
Que de raisins sur mes coteaux !
Et pour la récolte prochaine
Rabotons les douves de chêne,
— Bondoni, bondono, —
Rhabillons mes vieux tonneaux !

Aux flancs de ma cuve sonore
La pierre à vin résiste encore ;
— Cours, mon râcloir ; toquez, marteaux ! —
Le vin mûrit sur mes coteaux ;
Préparons une belle chambre
Au vin doux qui coule en septembre ;
— Bondoni, bondono, —
Grattons fort dans les tonneaux !

Ce baril sent la moisissure :
Que l'eau bouillante le récure !
— Bouchons-le bien ! toquez, marteaux ! —
La vigne attend sur mes coteaux !
La vapeur fait siffler la bonde,
Et son ventre gargouille et gronde,
— Bondoni, bondono, —
Secouons les noirs tonneaux !

A cette vendange nouvelle
Il faut logement digne d'elle ;
— Vrilles, percez ! toquez, marteaux ! —
Les clients guignent mes coteaux !
Mais mon vin, j'en veux pour moi-même ;
Plus je grisonne et plus je l'aime,

— Bondoni, bondono, —
Le bon jus de mon tonneau !

Ce vin qui d'avance m'égaie
C'est de la sonnante monnaie !
— Varlope, cours ! toquez, marteaux ! —
La richesse est sur mes coteaux !
J'aurai l'argent à foisonnée :
Je crois au bon Dieu cette année !
— Bondoni, bondono, —
Mon trésor, c'est mon tonneau !



VOYAGE D'HIVER



VOYAGE D'HIVER

H ! quel givre et quelle bise !
Je ne suis pas fatigué,
O gué !
Et la route que j'ai prise
Est bonne au pied tout du long,
Laridon !

Quand on s'en va dans la ville
Pour y conclure un marché,
O gué !
Ne faut pas avoir de bile,
Pour être un bon maquignon,
Laridon !

Le froid souffle dans ma blaude,
Luisante en sa nouveauté,
O gué !

La mâtine n'est pas chaude,
Mais dessous l'habit est bon,
Laridon !

Et puis, au prochain village,
A l'auberge j'entrerai,
O gué !
Pour me donner du courage
Je veux du vin, et du bon,
Laridon !

Puis je casserai la croûte
En buvant à ma santé,
O gué !
Rien n'abrège notre route
Comme un coup de piqueton,
Laridon !

Si je trouve une voiture,
Derrière je m'asseoirai,
O gué !
Jusqu'à ce que la froidure
Fasse signe à mes talons,
Laridon !

Et je reprendrai ma route,
Avec mon bâton ferré,
O gué !
Buvant encore une goutte
Près du chef-lieu de canton,
Laridon !



LA FILLE-MÈRE



LA FILLE-MÈRE

BERCEUSE

DORS, mon petiot, dors sur tes deux oreilles,
Dans le berceau qui fut jadis le mien ;
Et cependant, au dire de nos vieilles,
Tu n'auras pas d'ange gardien !

Il est parti, celui qui m'a trompée ;
Plus d'un se moque et nul ne me défend ;
Pour en gémir je suis trop occupée
De mon petiot, de mon enfant !

Il est parti, c'était un beau jeune homme ;
Il m'a trahie et je l'aime encor bien,
Et cependant le nom dont il se nomme,
Ce nom ne sera pas le mien !

Si j'ai fauté, je n'ai pas su mal faire,
Je l'écoutais ! las moi ! que voulez-vous ?
C'était là-bas, au bord de la clairière ;
Le vent d'avril était si doux !...

J'oubliai tout, près de son clair visage,
Quand je sentis sa bouche sur mon cou ;
Il est des jours où le cœur le plus sage
Se met à battre comme un fou !

Il me disait, tout plein de prévenance,
Que je serais sa femme à la moisson ;
Pour moi le reste est vague souvenance :
Son baiser me prit ma raison !

Dors, mon petiot, tu m'auras pour amie,
Et je suis là pour câliner ton front,
Je chasserai de ta tête endormie
Les mouches qui s'y poseront.

Plus d'un méchant qui me tient dur langage
M'épouserait devant maire et curé
Si j'avais eu quelque bon héritage
Comme l'enclos du prieuré ;

Ne l'ayant point, je suis celle qu'on raille ;
On me regarde ainsi qu'un maigre chien,
Dans ma cabane à la vieille muraille,
Près d'un courtil grand comme rien ;

Ma pauvreté, c'est ma plus grosse faute !
Ah ! quand on a charrue et basses-cours,
Vigne en coteaux et maison un peu haute,
On est libre de ses amours !

Dors, mon petiot, fleurette de misère,
C'est pour toi seul qu'on m'a fait tant douloir,
Enfant d'amour pour qui mon cœur se serre
Et qui pourtant es mon espoir !



LE VIEUX MALCONTENT



LE VIEUX MALCONTENT

LES ch'mins d' fer, les machin' à battre,
Non, ça ne vaut pas not' bon temps ;
Si l'on s' donnait du mal comm' quatre,
Nous étions tretous mieux portants !

On marchait ! — faut q' la jamb' travaille, —
On n' demeurait pas empoté,
Et qu'il aill' droit ou qu'il déraille,
L' wagon n' vaut rien pour la santé !

En été, c'est tout comme un' boîte ;
On y cuit, on s' réduit en eau ;
En hiver, la bis' vous y fouette
A travers les fent' du carreau ;

La femm' frileus' s'y ratatine,
L'homm' bat la s'mell' à grand fracas

Sur le fer blanc d'un' long' machine
Où y a de l'eau froid' qu'on n' leur chang' pas!

D' mon temps nous trottions dans la neige
Avec de gros souliers à clous
Dont les s'mell' n'étaient pas en liège
Comm' ceux qu'on colport' par chez nous!

Nous battions l' blé dedans la grange,
A tour de bras, bien avant l' jour,
On s' disait : « C'est mon pain que j' mange,
J' l'ai travaillé avec amour! »

Aux gas d'à-présent, mauvais' graine,
Vans et fléaux, ça leur fait peur ;
Quand i' faut q' la gerbe s'égrène,
C'est dans un fourbi à vapeur !

On veut des ais' de toutes sortes ;
Les malins dis' que c'est l' progrès;
Moi j' trouv' que les femm' sont moins fortes
Et q' les p'tits gâch'nots sont moins frais !

Les gens sav' lir' dans les gazettes,
Pourtant ça n' les rend pas contents !

Pas plus q' d'avoir de bell' chaussettes !
J'étais pieds nus jusqu'à quinze ans !

J' n'en souffrais pas, bien au contraire !
J' toussais bien un peu quelquefois,
Mais ma foi ! je m' tirais d'affaire
Avec un bon emplâtre d' poix !

Le mond' s'abîme et s'empoisonne,
Les vins d'auberg', ça n'a pas d' nom,
Et ça n' fait du bien à personne
Qu'à ceux qui les vend' ! nom de nom !

C' mond' ci finira je n' sais comme,
Et chacun s'ra p't'êt' très savant,
Mais pour sûr je n' connais pas d'homme
Qui vaille un seul de ceux d'avant !

On paresse, on veut fair' fortune,
On boit d' l'absinthe au cabaret,
Et je n' vois pas dans ma commune
D' bon estomac ou d' bon jarret !

Quéq'fois j' crois qu'i' faudrait un' guerre
Pour nous r'fair' le tempérament ;

Nos pèr' s'en allaient par la terre
Et s' donnaient bien un aut' tourment;

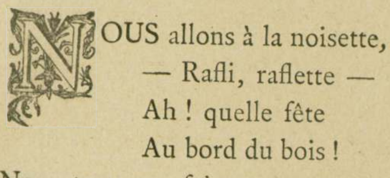
A l'Europe ils flanquaient un' pile,
I' crevaient d' faim de temps en temps,
Mais i' s' battaient dix-sept ans d' file,
Et vivaient bien tout près d' cent ans!



LES P'TITS MARAUDEUX



LES P'TITS MARAUDEUX



OUS allons à la noisette,
— Rafli, raflette —
Ah ! quelle fête
Au bord du bois !
Nous trottons, faisant causette,
Heureux comm' des petits rois !

Si le noisetier est vide,
— Rafli, raflette —
Quelle attrapette !
Rien à manger !
Nous courons à toute bride
Faire un tour près du verger !

Y a d' la pomm' et d' la poire,
— Rafli, raflette —
D' la bonn' reinette
Et du beurré !

On peut y manger sans boire
Au jardin de m'sieur l' curé !

Nous faisons la courte échelle,
— Rafli, raflette —
Mais la ronc' guette
Not' pantalon ;
La muraill' n'est pas nouvelle,
Y a d' quoi mett' les pieds tout l' long !

V'là le mur passé, on s' dépêche,
— Rafli, raflette —
La bouche prête,
Veillant d'un œil ;
Quell' joie ! on goût' même un' pêche,
Un' gross' pêche de Montreuil !

Y a z'aussi du raisin rose,
— Rafli, raflette —
Quelle cueillette !
Et des muscats,
Pour les coêch', c'est pas grand chose,
Ell' sont par terre en gros tas !

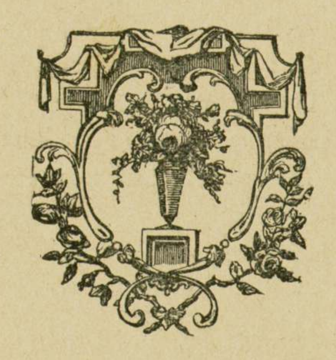
Mais en bâfrant, on s' barbouille,
— Rafli, raflette —
On s' fait risette
En tapinois.
Bientôt l' ventre vous gargouille,
On a du jus plein les doigts !

Tout par un coup, plus d' quoi rire !
— Rafli, raflette —
Ah ! quelle tête
On fait tretous !
V'là qu' sautant pour nous r'conduire,
Un chien de garde aboi' sur nous !

Bonsoir la pomme et la poire !
— Rafli, raflette —
On sent la bête
Sur ses talons !
Et l' gros chien gagn' la victoire
Su' l' derrièr' des pantalons !

Not' curé va dire en chaire
— Rafli, raflette —

Qu' son bon chien guette
Les p'tits larrons ;
Tant qu' y aura des fruits sur terre,
J' crois bien qu' nous r'commencerons !



LA CHANSON DES REPARTIES

LA CHANSON DES REPARTIES

PIERRE


H ! Rosette, Rosinette,
Que t'en vas-tu faire aux champs,
Si contente et si seulette ?

ROSE

Je vais y voir le printemps.

PIERRE

Tu me trompes, Rosinette,
Et tu ne vas y chercher
Ni ruisselet, ni fleurette ;
Je crois que tu vas pécher !

ROSE

Pour bien pécher à son aise
Nos prés sont trop découverts.

PIERRE

Au bois où pousse la fraise
On trouve des coins bien verts !

ROSE

Au bois je n'attends personne,
Mon cœur seulet est content !

PIERRE

Cœur aimant toujours raisonne,
Dans le bois quelqu'un t'attend.

ROSE

Eh ! qu'en sais-tu, méchant Pierre ?
Nul ne t'a dit mes soucis.

PIERRE

Je le sais par une pierre
Où vous vous êtes assis ;

La pierre a dit tes fredaines
Aux grands arbres d'à côté,
Et les feuillages des chênes
Au coucou l'ont répété !
Et — (malheur à qui s'y fie !)
Le coucou, tout guilleret,
L'a dit à ma bonne amie
Qui, près de là, travaillait.

ROSE

Oh ! la bonne menterie !
Elle ne travaillait pas,
Car ta Nannette chérie
Se dorlotait dans tes bras !
Le coucou (c'était le même !)
M'a tout conté gentiment.
Pierre, si quelqu'une t'aime,
Moi, j'aime aussi mon amant !

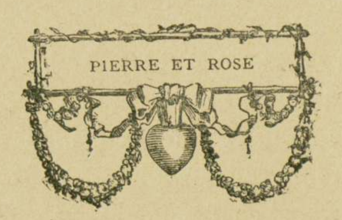
PIERRE

Ah ! Rosette, Rosinette,
Rien vraiment ne t'est caché ;

Mais va toujours ! ma finette !
Tous deux nous avons péché !

ROSE

Rosinette, pauvre Pierre,
D'un baiser n'a point souci,
Car là-bas, dans la clairière,
Les oiseaux pèchent aussi.



LES MAGNINS



LES MAGNINS

CONTRE le mur de l'église
Nous somm' avec not' fourneau,
— Hohého ! —
Par terre, à l'abri d' la bise,
Nous r'tapons les vieux chéneaux,
Les arrosoirs qui font l'eau ;
— Hohého ! —

Avez-vous d' mauvais' cass'roles,
Et des vieux soufflets cassés ?
— Héhohé ! —
Nous r'posons vis et viroles ;
Bonn' gens d'ici, ramassez
Tous vos machins défoncés !
— Héhohé ! —

Nous rétamons comm' des anges !
Les objets devienn' très beaux !
— Hohého ! —

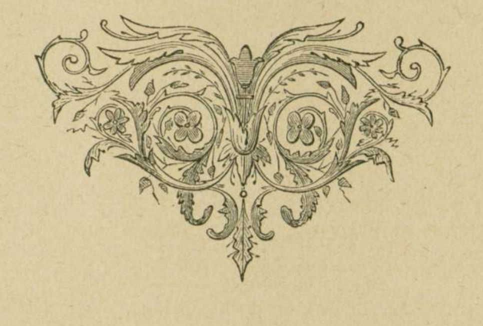
Entonnoirs, tin's de vendanges,
Chaudrons d' famille ou flambeaux,
Brill' comm' des argents nouveaux !
— Hohého ! —

Descendez ! les bonn' voisines !
Les magnins sont arrivés !...
— Héhohé ! —
I' rajeuniss' les cuisines ;
Objets troués et crevés,
C'est des trésors tout trouvés !
— Héhohé ! —

Et nous d'mandons si peu d' chose,
Pour tout r'quinquer comme il faut,
— Hohého ! —
Avec nous personn' ne pose,
Je n' vous tiens pas l' bec dans l'eau,
Not' travail c'est un cadeau !
— Hohého ! —

En plein vent, contre l'église,
Not' fourneau est installé,
— Héhohé ! —

Et not' apprenti l'attise.
Not' fourbi est déballé,
Bientôt nous aurons filé !
— Héhohé ! —



L'ORGUEILLEUSE



L'ORGUEILLEUSE

UAND je vais à la fontaine,
— Lanti, lantaine, —
Puiser de l'eau,
— Lanti, lanto, —
Avec ma jup' de futaine,
J'entends dir' : « Laiss' point passer
Le temps de t' faire épouser ! »

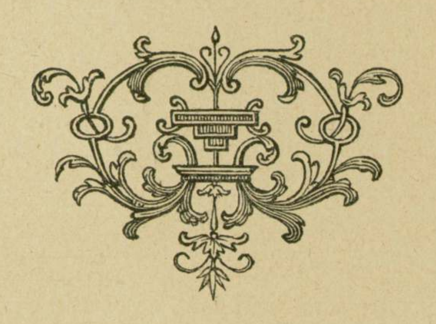
Il me faut un' bonne aubaine,
— Lanti, lantaine, —
Mon cœur est chaud,
— Lanti, lanto, —
Mais j' veux pas m' mett' dans la peine
En épousant quéq' beau gas
Qui n'ait q' son cœur et ses bras !

Q' les pauvress' ramass' la faîne
— Lanti, lantaine, —
Au bois d' là-haut,
— Lanti, lanto, —
J'aim' mieux faner à la plaine,
Dans les prés larges et grands,
Q' mon homm' tiendra d' ses parents !

Au logis j' fil'rai la laine
— Lanti, lantaine, —
De son troupeau,
— Lanti, lanto, —
J' veux des vign' à la douzaine
Et des vign'rons à mon goût,
Qui la travaill' mieux q' partout !

Mes enfants i' faut qu'i' devienne',
— Lanti, lantaine, —
Gens comme il faut,
— Lanti, lanto, —
Gratter la terr', c'est trop d' peine !
Et tous les garçons qu' j'aurai
S'ront maît' d'école ou curé !

Les œillad' à la fontaine,
— Lanti, lantaine, —
Ça tomb' dans l'eau,
— Lanti, lanto, —
Si l'on n'a pas grange pleine,
Bonn' terre et bons bœufs d' labour,
Tout' chos' plus sûr' que l'amour !



LE VIEUX SOLDAT



LE VIEUX SOLDAT

'AI mis au fond d' mon armoire
Ma capote et mes galons,
Nom de nom !
Je n' suis pas fort en histoire,
Mais je m' dis souvent tout bas
Q' ceux d'aujourd'hui n' nous val' pas !

J'ai vu les Russ' en Crimée ;
C'étaient de rud' gas au feu,
Sacrebleu !
Puis j' m'en souviens ! quell' fumée
Quand on s' canardait recta
Dans l' cim'tière d' Magenta !

Enfin avant la grand' guerre,
Je n' connaissais pas l' Prussien,
Nom d'un chien !

J'en ai mis plus d'un par terre,
Et j' bondissais au clairon
Comme un vieux ch'val sous l'ép'ron !

Paraît qu'on les craint encore
Et qu'i' vous prenn' de grands airs,
Mill' tonnerres !
Voyez-vous, mon sang m' dévore
Quand j' songe aux casques pointus
Qui nous croient toujours battus !

Faudra pourtant q' ça finisse,
Et qu'on s' sente enfin chez soi,
Sabre d' bois !
Les froussards ont la jaunisse,
Mais moi, quoiq' je sois bien bas,
Je tap'rais encor' dans l' tas !

Les Bismarck et les Guillaume,
Tout' cett' cliq' c'est pas des dieux !
Sacrebleu !
Et nous, somm's-nous des fantômes ?
Si nos pèr's cessaient d'êt' morts,
I' fich'raient tout ça dehors !

Mais qu' voulez-vous ! trop d' bien être
Chang' les homm' en oublieux,
Mille dieux !
Moi j' voudrais, ô mes ancêtre' !
Voir de fac', comme à Valmy,
Les derrièr's de l'ennemi !

En attendant j' fum' des pipes
Devant ma port', sur un banc,
Bribranbran !
J'ennui' les gens d' mes principes,
P't'êt bien que je n' s'rai plus là
Quand la Franc' se réveill'ra !



JEANNETTE



JEANNETTE


E croyais t'avoir, ma Jeannette,
Mais tu t'en vas,
— Lonla, —
Un autre a pris ma mignonnette,
Je suis volé,
— Lonlé ! —

C'est demain que l'on te marie,
Avec Colas,
— Lonla, —
Dans ta belle robe fleurie !
Il m'a roulé,
— Lonlé ! —

Un chacun sait qu'il est honnête,
Mais bien bêta,
— Lonla, —

Je croyais ton cœur, ma Jeannette,
Moins enjôlé,
— Lonlé ! —

Pendant que l'on dira la messe,
J'irai là-bas,
— Lonla, —
Songer aux champs à ta promesse
De l'an passé,
— Lonlé ! —

Au bois joli je t'ai tenue,
Dedans mes bras,
— Lonla, —
Mais on n'est plus gens de revue,
Tout est réglé,
— Lonlé ! —

Gens de noce, faites ripaille
A grand fracas,
— Lonla, —
Pendant ce temps il faut que j'aille
Semer mon blé,
— Lonlé ! —

Quand on travaille on se console
A tour de bras,
— Lonla, —
Sans qu'on vous dise une parole
On est calmé,
— Lonlé ! —

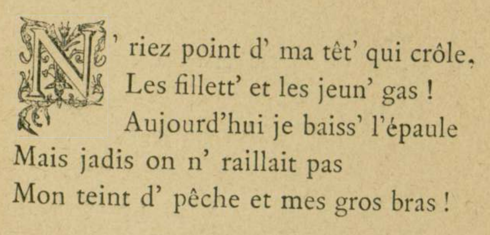
Mais plus tard une autre Jeannette
M'enjôlera,
— Lonla ! —
Qu'elle soit roussotte ou brunette
Je la tiendrai,
— Lonlé ! —

Et bien avant le mariage
On m'aimera,
— Lonla ! —
Je lui prendrai sa rose en gage
Bon gré mal gré,
— Lonlé ! —



LA VIEILLE

LA VIEILLE



N' riez point d' ma têt' qui crôle,
Les fillett' et les jeun' gas !
Aujourd'hui je baiss' l'épaule
Mais jadis on n' raillait pas
Mon teint d' pêche et mes gros bras !

J' suis courbé' comme un' faucille,
Mes dents n' sont plus bonn' à rien,
Je n' vois plus l' trou d' mon aiguille,
Mais si vous saviez combien
J' plaisais à plus d'un ancien !

Je n' vous dis pas des ment'ries ;
Autrefois c'était l' bon temps !
Y avait d' meilleur' métairies,
Les homm' étaient plus constants,
I' pleuvait moins au printemps !

On n' lisait pas ces gazettes
Qui mett' les têt' à l'envers ;
Y avait d' meilleur's amusettes,
Et durant l' froid des hivers,
L' pain et l' vin étaient moins chers !

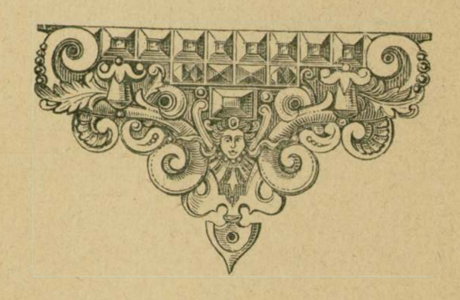
Devant la haut' cheminée
Que d' racontot' on narrait !
J'en étais embobinée,
L'un contre l'autr' on s' serrait,
Tell'ment ça vous f'sait d' l'effet !

A présent tout l' mond' s'ennuie,
Tout' les fill' ont des chapeaux,
Les enfants vous font la vie,
Et quittant vign's et troupeaux
Dans la grand' vill' laiss' leurs peaux !

Quand on veut boire un p'tit verre,
C'est d' la poison à quat' sous,
Les fabriq' ne sav' plus q' faire
Pour vend' aux homm' de chez nous
Des eaux-d'-vi' qui les rend' fous !

Nos vign' ell'-mêm' sont malades
Malgré les r'mèd' qu'on met d'sus,
L' pied pourrit comm' les salades,
Et nos pauv' raisins grelus
N'ont qu'un peu d' peau et point d' jus !

J' crois bien q' c'est la fin du monde,
Mais j' mourrai bien sûr avant,
M' souv'nant du temps q' j'étais blonde,
Q' mon feu Pierre était vivant,
Et q' mes ch'veux dansaient au vent !



LES PÊCHEURS



LES PÊCHEURS

DANS la rivière aux eaux bleues
Glissent les jolis poissons !
— Pêchi, pêchons ! —
Et l'on voit briller leurs queues !
Pêchons les jolis poissons !

Sous la clarté de la lune
En avant les avirons !
— Vogui, voguons ! —
Que la nuit soit claire ou brune
Tirons sur les avirons !

Vendons aux gens de la ville
Truite, anguille et brochetons !
— Vendi, vendons ! —
Rivière vaut champ fertile
Pour les vaillants compagnons.

Et quand viendra la vieillesse
A notre aise nous serons !
— Pêchi, pêchons ! —
Jusqu'à ce jour, sans tristesse,
Tirons sur les avirons !



LISE



LISE

Les fleurs embaument le pré vert,
— Fleur, fleurette, —
Le berger et la bergerette
Parlent d'amour à cœur ouvert ;
Fleur, fleurette, dans le pré vert :
Prends garde au berger, bergerette !

Lise écoute son amoureux,
— Lis', Lisette ! —
Tous deux font gentille causette !
Le ruisseau brille devant eux !
Lis', Lisette ! cœur amoureux !
Le baiser suivra la causette !

Lise a pris soudain des couleurs !
— Fleur, fleurette ! —
Lise a bientôt perdu la tête,

Rose comme un rosier en fleurs !
Lis', Lisette aux belles couleurs,
Cœur qui brûle est souvent trop bête !

Ne prends pas pour un grand amour
L'amourette !
Gare au doux berger, bergerette !
Serments parfois sont fleurs d'un jour,
Fleur, fleurette, gare à l'amour !
Ton berger n'a qu'une amourette !



LA VIE



LA VIE

Le grain a mangé la terre
Pour devenir un épi,
— Lantirli ! —
Et le blé battu dans l'aire
Au grenier est entassé,
— Lantirli dondé ! —

La souris qui toujours trotte,
Mange notre grain la nuit,
— Lantirli ! —
Sa petite dent grignote
Le meilleur de notre blé,
— Lantirli dondé ! —

Le vieux chat, qui toujours guette,
A sauté sur la souris ;
— Lantirli ! —

Sa chair lui semble douillette,
Il a bientôt tout croqué,
— Lantirli dondé ! —

Par le chien de la bouchère
Notre chat fut poursuivi,
— Lantirli ! —
Le chien lui fit son affaire ;
Nous en avons tous pleuré !
— Lantirli dondé ! —

Mais le chien, mauvaise bête,
A mordu le cheval gris ;
— Lantirli ! —
Le cheval fendit sa tête
D'un coup de pied bien donné,
— Lantirli dondé ! —

Travaillant tout comme quatre,
Le cheval avait vieilli ;
— Lantirli ! —
Un beau soir on vint l'abattre,
Et l'enterrer dans un pré !
— Lantirli dondé ! —

L'herbe qui mangea sa terre
Y devint un bel épi,
— Lantirli ! —
C'est par la mort, bonne mère,
Que le grain est engendré !
— Lantirli dondé ! —

Car tout ce qui vient au monde
Brille un instant et périt !
— Lantirli ! —
Pendant qu'on chante à la ronde,
Chacun par l'autre est mangé !
— Lantirli dondé ! —





TABLE DES MATIÈRES



Dole. — Typ. Ch. Blind.



